

naissance, le señor Ramon.

J'acceptai l'offre avec empressement.

Si, en effet, la distance paraît ridicule à vol d'oiseau, il faut, pour le calcul de la distance réelle, compter avec la nature exceptionnellement accidentée de cette région des Cumbres, la plus sauvagement pittoresque du Mexique, où les chemins ne vont que de sommets en abîmes, et où les pires dangers pour le voyageur ne sont pas ceux qui naissent des obstacles naturels, les bandits, qui de tous temps l'infestèrent, n'y ayant pas encore complètement arrêté le cours de leurs exploits.

Le señor Ramon à qui, en débarquant à Coatepec, dans la matinée du lendemain, je me présentai muni de la recommandation de mon hôte, était un grand gaillard, tout en peau et en os, boucané comme un hareng saur, qui me fit plutôt mauvaise impression avec son profil d'oiseau de proie, ses paupières éraillées et clignotantes, et le regard indéfinissable de ses yeux injectés de sang par l'abus de l'alcool.

Il commença par exiger dix piastres, payées d'avance. Je n'avais pas le choix. Puis, le coquin lui-même me laissa cyniquement entendre qu'en raison de ses accointances avec la pègre locale, escorté par lui je n'avais pas à craindre de rencontres fâcheuses.

L'audacieuse majoration de prix constituait ma prime d'assurance contre les risques du voyage. Je passai sous ses fourches caudines, et, sans plus tarder—car, si près du but, la fièvre de l'impatience commençait à me gagner—je me mis en selle!

Après discussion de l'itinéraire, j'avais, cédant à des raisons que l'on devine, écarté la route fréquentée. Celle dans laquelle nous nous engageâmes, plus longue, plus pénible, en profil de montagnes russes, n'était, à vrai dire, qu'une piste cavalière, la plupart du temps indistincte,

parfois quasi impraticable: ici étroite corniche vertigineusement suspendue sur la lèvre d'une barranca profonde de plus de trois mille pieds; là, simple lit de torrent, au creux d'une canada (gorge) tragiquement surplombée à droite et à gauche par des murailles à pic, dont les crêtes semblaient se rejoindre à des hauteurs invraisemblables au-dessus de nos têtes, formant un couloir d'ombre intense et de fraîcheur glaciaire; ailleurs, sente forestière circulant à travers les colonnades, sous le sarceaux et les dômes de futaies vierges; plus loin, vraie allée de serre chaude, bordée de plantes rares et d'éclatants parterres de fleurs.

Du reste, partout, partout, une profusion de végétation d'une variété infinie, grâce aux incessants changements d'altitude qui faisaient se succéder devant mes yeux éblouis les plus curieux échantillons de l'admirable flore tropicale.

Au bout de six heures de chevauchée à travers le plus grandiose, le plus merveilleux, le plus émouvant décor qu'il soit possible de concevoir, nous arrivons enfin à un carrefour où se croisent, avec notre piste, la route de Coatepec à Huatusco et le chemin conduisant, une demi-lieue plus loin, à la Guarda.

Là, s'élève une pauvre posada, où force nous est de mettre pied à terre, car la nuit est venue. Ne me souciant pas de m'aventurer à l'avenglette sur un territoire que j'ai tout lieu de supposer ennemi, j'ai besoin de réfléchir à loisir pour dresser mes batteries.

Le confort de ces misérables auberges de campagne est plus que rudimentaire. Quelques "tortillas" de maïs et une poignée de "frijoles", arrosées d'une écuelle de "pulque", et je m'étendis sur le sol battu, enveloppé de mon zarapé en guise de matelas et de couvertures.